

## Ma parcelle dans le nouveau Port-Arthur

Tout le territoire de la nouvelle ville, divisée selon le plan, avait déjà été vendue aux enchères. On s'occupait maintenant des faubourgs.

J'ai aussi acheté une parcelle de terre dans la nouvelle ville, conjointement avec mon compagnon de carré du *Zabiyaka* et ami, le lieutenant Modeste Vassilievitch Ivanov.

## Cavalcades à cheval

À l'époque, l'équitation était le passe-temps favori des officiers de marine lorsqu'ils allaient à terre. On organisait des cavalcades et on faisait des promenades hors de la ville en direction de la baie des Colombes, où se trouvait une pépinière d'arbres décoratifs aménagée par la nouvelle administration municipale.

Sur notre *Peresvet'*, Les organisateurs de ces expériences de cavalerie étaient le plus souvent les frères Tcherkassov, le lieutenant Vassili Nilovitch et l'aspirant Piotr Nilovitch. Tous deux étaient des jeunes gens élégants, mais mauvais cavaliers. Les chevaux étaient loués à un entrepreneur privé. Nous montions à toutes les allures, jusqu'à ce que les pantalons se retroussent jusqu'aux genoux, révélant des caleçons blancs. Presque personne à l'époque n'avait de bottes, car en dehors d'une centaine de Cosaques de Transbaïkalie, il n'y avait pas d'unité de cavalerie à Port-Arthur. Notre audace de cavalerie navale n'offensait personne.

Moi aussi, j'ai presque toujours participé à ces courses et à ces pique-niques.

## Un banc de gigantesques méduses

– « *Grimpez vite sur la passerelle, le spectacle est remarquable !* » dit le lieutenant Tcherkassov, qui descendait du quart, en entrant dans le carré.

Il s'avéra qu'un grand nombre de méduses flottaient dans le courant des deux bords du cuirassé. Le *Peresvet'* était alors mouillé en rade extérieure face à la Montagne d'Or, à une distance de 2-3 milles du rivage.

Nous sommes montés sur la passerelle et, de sa hauteur, à environ 8-10 mètres au-dessus du niveau de la mer, nous avons vu des méduses géantes, de la taille d'un tonneau de 40 seaux (22), de couleur irisée. Malgré le mouvement oscillatoire lent de leurs nageoires particulières, elles se déplaçaient à grande vitesse, poussées par le courant, et avançaient parallèlement à la côte, se dirigeant vers l'entrée de la baie de Péchéli, en direction du phare de Liétochan.

Il y en avait tellement que, après être restés sur la passerelle pendant près d'une heure, nous n'avons pas attendu la fin de cette migration féérique.

Je ne connaissais pas les courants marins, habituels dans la mer Jaune, et je ne m'étais jamais intéressé à cette question auparavant, mais d'après le mouvement de ce banc, on pouvait voir que l'eau s'écoulait à grande vitesse, ce qui ne nous avait pas frappé auparavant.

Au déjeuner, tout le monde parlait de ces méduses, qui continuaient leur marche le long du

22) Environ 500 litres. Le «seau» est une unité de mesure de volume, valant à peu près 12,3 litres.

cuirassé. Selon l'avis général des observateurs, il est apparu que cette méduse représentait un cylindre géant de 1,5 à 2 mètres de haut et de 0,7 à 1 mètre de diamètre de section. Ce cylindre était entouré de dix saillies concentriques avec de nombreux flagelles se mouvant lentement. Le corps de la méduse était plutôt transparent, de couleur vert-arc-en-ciel. On disait que les méduses brûlaient parfois au toucher.

Comme le cortège solennel de ces étranges créatures ne s'était pas arrêté après le déjeuner, j'ai demandé à l'officier en second de me prêter deux chaloupes pour essayer d'attraper au moins une méduse et la tirer sur le pont afin de mieux l'examiner. Les chaloupes ont été mises à l'eau, mais pour capturer l'animal à moitié végétal, nous avons pris une grande baignoire, amarré des cordages à ses poignées, nous l'avons immergée dans l'eau et avec deux chaloupes nous avons commencé à la traîner dans l'eau pour attirer la méduse dans la baignoire. La tâche s'est avérée très difficile. Les méduses, parfaitement visibles depuis la haute passerelle du cuirassé (elles semblaient naviguer à une profondeur d'un à deux mètres), étaient à peine visibles depuis les chaloupes mises à l'eau. De plus, notre baignoire était, peut-être, plus étroite que les méduses qui passaient. Au bout d'une heure, malgré nos efforts, nous n'avons pu en capturer aucune. Probablement, elles glissaient. Le courant était rapide, les rameurs fatigués, et nous avons dû abandonner notre chasse zoologique marine.

Jamais, ni avant ce jour, ni après, ni moi ni aucun de nos officiers n'avons plus vu quelque chose de semblable ! D'où venait cette étrange créature vivante en une telle multitude innombrable et dense, pourquoi était-elle venue dans ces eaux plutôt septentrionales et où était-elle allée, je ne le sais pas, n'étant pas naturaliste. Le spectacle était cependant impressionnant.

## **La pensée militaire dans la marine de cette époque**

Malgré le grand zèle pour le service des officiers spécialistes, au carré, on parlait rarement de sujets militaires généraux, et surtout pas de sujets de tactique, alors que la préparation à la guerre navale, seule possible en cas de conflit avec le Japon, était déjà assez intense. Peu de gens croyaient que les « *petits Japonais* » oseraient rivaliser avec le puissant Empire russe.

Après l'arrivée des nouveaux mouilleurs de mines *Amour* et *Ienisseï*, dont on pouvait, en très peu de temps, larguer par des ouvertures spéciales à la poupe (on disait, « chier »!) chacun un champ de 400 mines, il est apparu que, en cas de succès de leur action dans les bases de la flotte japonaise (Sasebo et Yokosuka), on pourrait temporairement enfermer leur flotte, ou peut-être même infliger de lourdes avaries aux forces maritimes du pays du Soleil Levant.

Les moyens de combat augmentaient et se diversifiaient, mais la pensée tactique était toujours en léthargie, sinon complètement abandonnée.

Les conversations de nature militaire dans notre carré se limitaient à la technique des affaires courantes et seulement entre officiers de leur spécialité.

## **Débat sur la tactique de l'amiral Makarov**

Mais un soir, à l'occasion du thé, un groupe de sept ou huit personnes s'est plongé dans les questions de tactique navale. Les uns et les autres citaient le manuel de tactique navale de l'amiral Makarov. Je me souviens de l'opinion de notre chef du service des mines, le lieutenant Nikolaï Vassilievitch Krotkov, un homme sérieux. Il a déclaré devant tous qu'il considérait toutes les dispositions de la

tactique navale comme des axiomes si simples, si évidents par eux-mêmes, qu'il n'y avait aucune raison de les étudier. Elles étaient, selon lui, évidentes pour tout homme sans manuel. Par exemple, deux navires égaux sont plus forts qu'un seul navire similaire, celui qui porte le premier coup décisif sera avantagé, etc.



*Amiral Makarov*

## **Je défends l'amiral Makarov**

Moi qui n'avait jamais lu la tactique de Makarov et ne m'étais jamais intéressé à cette question auparavant, par amusement, j'ai participé à ce débat, pris la défense de la tactique navale et j'ai commencé à argumenter qu'il fallait aussi apprendre les axiomes et, en tout cas, s'exercer à les utiliser dans la vie. L'homme apprend à marcher, à parler et à lire par syllabes, ce qui est aussi une science presque de la même nature que les axiomes, car tout le monde l'apprend, y compris les idiots. Mais, si l'homme ne s'exerce pas à cela dès son jeune âge, il lui sera plus difficile de surmonter ces axiomes à un âge avancé : que deux est plus fort qu'un, etc. Ensuite, j'ai indiqué que la guerre est une compétition. Par conséquent, celui qui trouvera plus rapidement et mieux la solution à ces problèmes simples sera gagnant. Par conséquent, il faut étudier la tactique de Makarov et s'exercer à l'appliquer. Le débat a commencé à impliquer de plus en plus de monde, alors j'ai encore plus chauffé l'atmosphère et j'ai dit que puisque la guerre est une compétition, il est vrai que l'on peut ne pas être très fort dans cet art si l'on est supérieur à son adversaire ; mais qui sait si votre futur ennemi ne cache pas une pierre dans sa poche, dont il cache la taille, etc.

Bien sûr, la conversation n'avait pas un caractère équilibré et expérimenté et n'était pas d'une impartialité académique. Il y avait une petite piquûre, des piques et des provocations, propres à la jeunesse en général.

D'une affirmation à l'autre, nous avons failli nous disputer avec le lieutenant Krotkov.

## Rumeurs sur notre plan de guerre

A ce propos, déjà après la guerre, alors que j'étais à Saint-Pétersbourg, j'ai entendu dire que nous avions exactement le même plan d'attaque surprise contre les Japonais dans leurs eaux, que celui que les Japonais ont appliqué contre la Russie en 1904 et contre les États-Unis d'Amérique lors de la Deuxième Grande Guerre (Pearl Harbor).

Ce plan avait été élaboré après un jeu de guerre naval, réalisé lors des cours d'un an pour les officiers d'état-major de la marine, lorsque le jeu avait montré la possibilité d'une telle attaque contre nous de la part des Japonais.

Ces cours d'un an étaient les prédécesseurs de la future Académie de l'État-Major Général Naval. Ces cours étaient surnommés en plaisantant « *obstétricaux* ». Cela indique à la fois leur mauvaise organisation et la sous-estimation de la pensée tactique.

## VI. GRAND EXERCICE DE DÉBARQUEMENT

L'été 1903 s'est passé dans la préparation à la guerre attendue avec le Japon. Après une série de tirs de combat en mer Jaune avec les grands canons de 12 pouces des tourelles et des tirs à contrebord avec des cibles remorquées, l'escadre s'est dirigée depuis l'archipel des petites îles Miao-Tao, situé entre la Corée et la péninsule de Liaodong, non loin des côtes chinoises.

Par un jour gris et une mer calme, après le déjeuner, nous nous sommes approchés d'une côte déserte et inhabitée au nord de la baie de Dalianwan (ou peut-être Talienwan, je ne me souviens pas bien).

### Dalny

À environ cinq verstes du port chinois de Talienwan, situé dans cette baie, nous avons entrepris la construction sur des terrains vagues de la ville de Dalny (« *la Lointaine* ») et d'un grand port commercial.

Aujourd'hui, Dalny compte six cent mille habitants.

Telle était la clairvoyance de ses fondateurs ! Il ne s'est écoulé que 45 ans. Quel succès !

### Dalny : « lointaine » ou « superflue » ?

« *Dalny* » s'est avérée loin d'être « *superflue* », comme la nommaient en plaisantant les officiers de marine à l'époque où il n'y avait pas encore d'habitants, et où, à part quelques ingénieurs, techniciens et entrepreneurs russes, on ne pouvait voir que des milliers de coolies chinois, travaillant sur les rues pavées, et des jolies maisons avec de beaux jardins. Le ministre russe des Finances, S. Iou. Witte, s'est avéré plus clairvoyant que les marins russes de l'époque.

Pour les Japonais et les Chinois, Dalny s'est avérée loin d'être superflue et lointaine. Mais, en effet, pour les Russes, Dalny s'est avérée non seulement lointaine, mais aussi superflue, puisque la guerre n'a pas été évitée (comme elle aurait pu l'être, ainsi que je l'ai déjà écrit), et qu'en plus, elle a été perdue. Quarante millions de roubles en or avaient été dépensés pour la construction de Dalny.

## L'exercice

L'escadre s'est alignée en ligne de front face à la côte peu profonde et s'est dirigée vers elle à pleine vitesse.

Sur le cuirassé amiral *Petropavlovsk*, où l'amiral Stark arborait son pavillon, un signal est hissé : – *Effectuer un débarquement de l'escadre !* »

Sur tous les navires, l'appel général a commencé. En trois à quatre minutes, les canots et toutes les embarcations à avirons sont mis à l'eau. En dix minutes, une flottille d'une centaine de petites embarcations, escortées par des torpilleurs, met le cap vers la côte, s'alignant en formation au fur et à mesure conformément aux signaux du canot du commandant du débarquement, le capitaine de 1<sup>er</sup> rang Iakovlev commandant le *Petropavlovsk*, futur amiral et chef de l'État-Major Général de la Marine. Pour le compte du service sanitaire du *Peresvet*, accompagné d'un infirmier et de deux brancardiers j'embarquai sur un youyou avec des sacs de débarquement et des brancards pliants. Tous étaient chaussés de hautes bottes, et les officiers et médecins portaient des sabres.

Sur les canots du *Peresvet* et des autres cuirassés qui marchaient en tête, on transportait des canons de débarquement sur roues.

## Tirs d'artillerie

Dès que cette petite escadre d'une centaine d'embarcations a mis le cap sur la côte pour y débarquer deux à trois mille hommes, toute la grande escadre a ouvert le feu (bien sûr à blanc) pour couvrir le débarquement contre la résistance menaçante du rivage.

La masse de chaloupes et de canots à vapeur se rapprochait rapidement de la côte.

Avec les petits canons et les mitrailleuses, installés à la proue des grandes barcasses et des canots, la flottille a commencé à tirer sur l'ennemi imaginaire qui tentait depuis la côte de nous repousser. Nous tirions avec ardeur à grande cadence.

## Types d'armes pour le débarquement

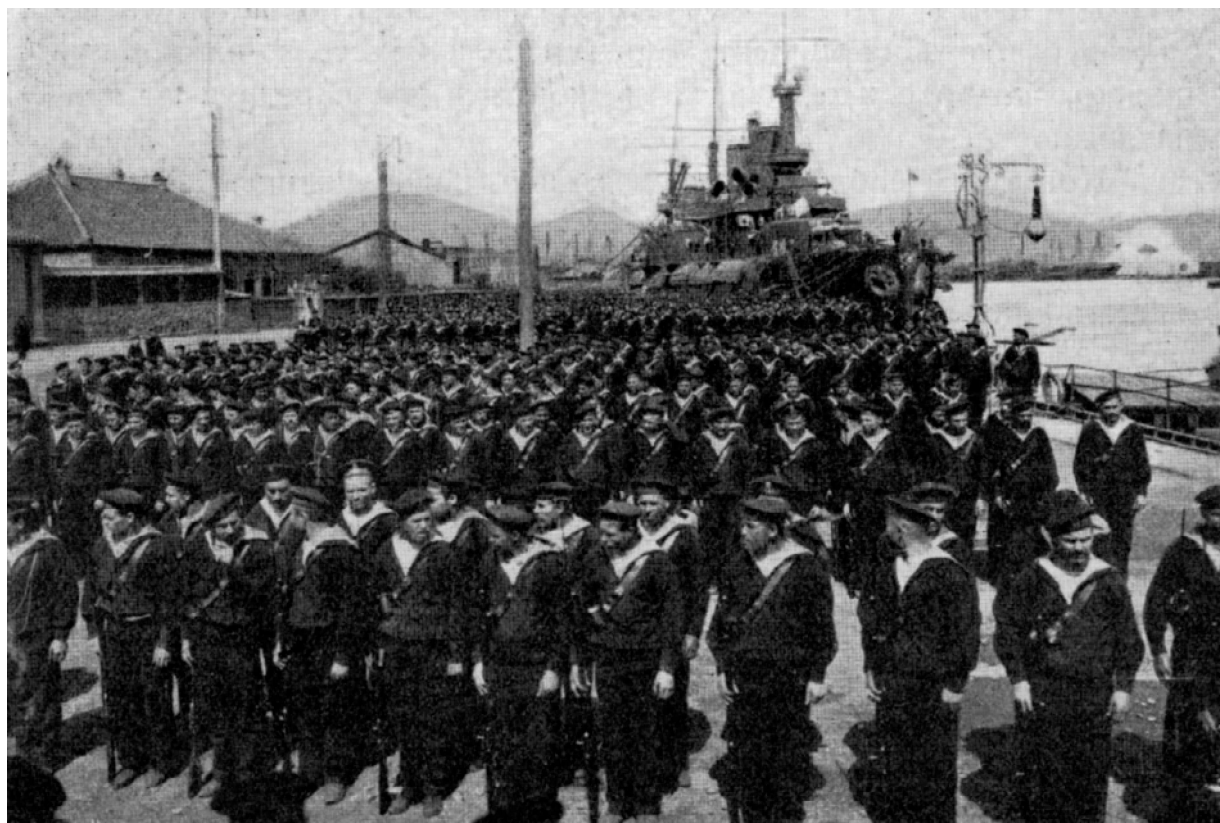
Dans cette petite flottille armée qui allait débarquer, il y avait toutes les armes nécessaires pour les actions à terre : deux ou trois bataillons d'infanterie de marine, de l'artillerie légère sur roues, tirée par des marins grâce à de larges courroies de cuir, des équipes de sapeurs pour faire sauter les ponts, endommager les routes, les chemins de fer et les fortifications, une petite intendance composée de cuisiniers et de commis pour le ravitaillement, une équipe pour le service sanitaire et un détachement du service des transmissions avec des timoniers pour organiser la communication par sémaphore entre les parties du débarquement, avec les torpilleurs qui nous

protégeaient et avec l'escadre qui veillait au loin.

Il n'y avait pas de réserves de nourriture. Il n'y avait pas non plus de tentes pour passer la nuit.

On débarquait comme pour quelques heures d'action.

Dans les pays coloniaux, où il n'y a pas de résistance, un tel débarquement serait efficace. Mais pour la guerre avec le Japon ? En tous cas, on n'en prévoyait pas d'autre pour le moment.



*Le débarquement*

## L'assaut

La côte était absolument déserte : personne n'avait peur de nous ni ne fuyait devant nous.

De la première ligne d'embarcations qui était très près de la terre, a soudain éclaté un tonnerre de « Hourra ! », qui s'est transmis à toute la flottille de débarquement. Les chaloupes et les canots se sont échoués sur le sable de la côte. Les marins ont commencé à se précipiter en masse avec une rapidité incroyable depuis la proue et des flancs des chaloupes dans l'eau, tenant les fusils au-dessus de leur tête, faisant trembler l'air d'un ardent cri de combat « Hourra-a-a », et ont couru vers l'intérieur des terres, mettant les fusils en joue.

Les officiers marinières et les officiers étaient partout en tête avec des sabres levés. Le mouvement impétueux du débarquement était soutenu par les tirs de l'escadre, qui frappaient les arrières imaginaires de l'ennemi imaginaire. Après l'infanterie des marins, l'on déchargea l'artillerie de débarquement, les canons et les mitrailleuses (alors une arme tout à fait nouvelle) et l'on organisa plusieurs batteries à l'abri derrière les buttes et dans des fossés côtiers.

Puis ont commencé des manœuvres à terre, plus organisées, et toute la petite armée a commencé à avancer en ordre vers l'intérieur des terres, déployée sur un large front.

## Service sanitaire

Dans le débarquement, il y avait 7 à 8 jeunes médecins venant des cuirassés et des grands croiseurs avec le personnel subalterne et l'équipement correspondants. Chaque médecin suivait son débarquement naval à proximité immédiate, sans protection comme pour un défilé, mais pas du tout comme dans une manœuvre de combat. Aucun entraînement n'a été entrepris dans la partie sanitaire : aucun pansement n'a été fait, aucun blessé n'a été transporté jusqu'aux chaloupes, on n'a même pas essayé de déployer l'équipement sur le sol.

Parmi les médecins, aucun supérieur n'a été nommé pour y penser.

## Fin de l'exercice

Après une demi-heure de manœuvre, on a sonné la retraite. Après un repos d'une demi-heure, tout le monde s'est remis en formation et nous sommes repartis vers la côte. Nous, les médecins, nous sommes rassemblés en groupe et avons discuté de la manœuvre de notre point de vue, pour arriver à la conclusion que tout cela était, comme on disait à l'époque, « *pour la forme* ».

## Autrefois et aujourd'hui

Je me souviens avec tristesse et amour de mes amis et compagnons qui ont participé à ce débarquement de l'escadre au tout début de mon affectation et à la veille de la guerre russo-japonaise.

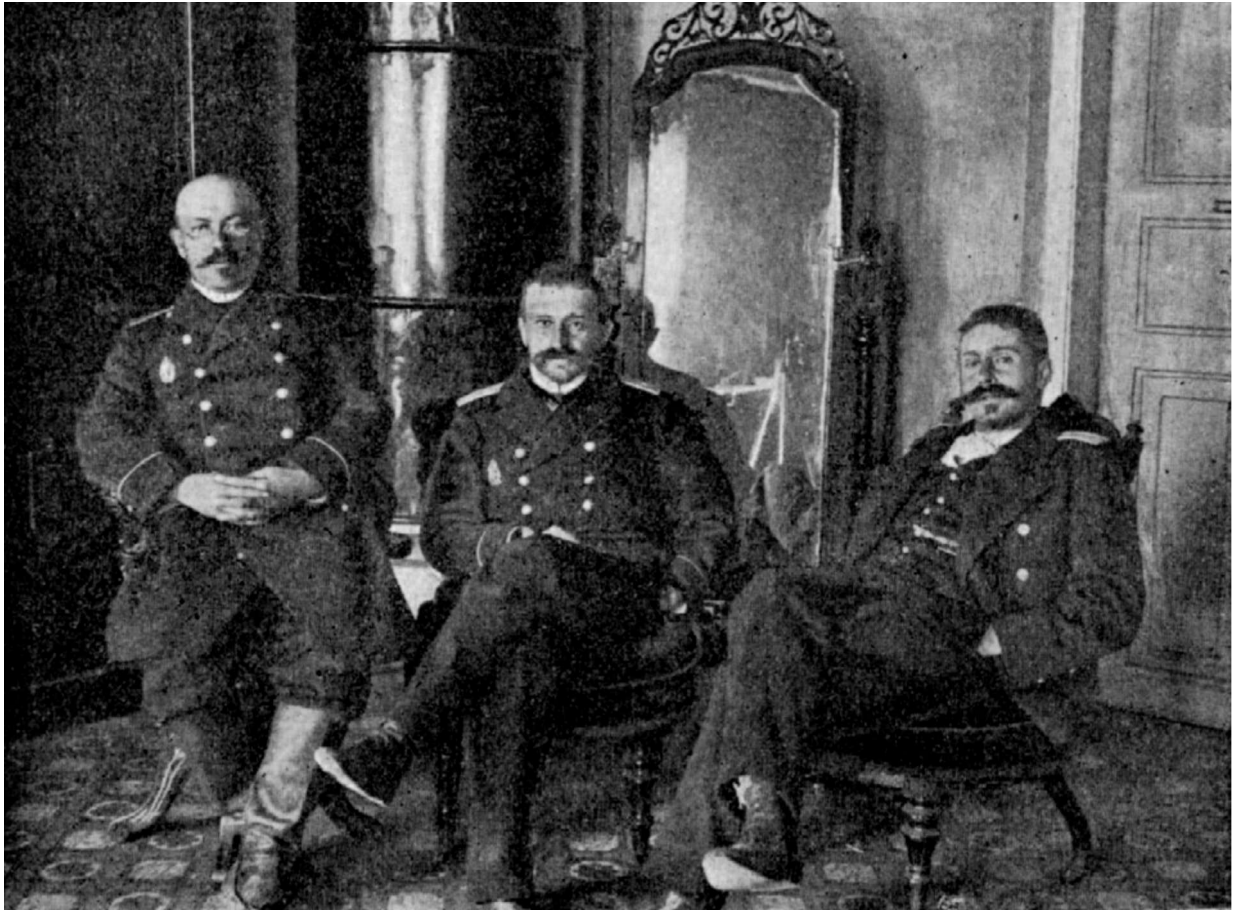
Nous, les jeunes médecins de bord, en tenue de combat avec des sabres, de hautes bottes, attendant l'embarquement de retour, nous nous sommes rassemblés en groupe sur la côte déserte de la mer Jaune. Nous fumions, parlions, plaisantions avec insouciance de cet exercice ordinaire, sans penser un instant à la tempête politique qui approchait, soufflant de la côte de la mer Jaune vers notre flotte, et vers nous-mêmes.

Certains sont allés au fond de la mer, d'autres ont été enterrés en terre chinoise, et les autres, après les bouleversements créés par la tempête d'Extrême-Orient, sont tombés plus tard sous les balles du nouveau pouvoir ou ont été dispersés à travers le monde, où ils ont vécu dans la solitude, l'impuissance et la pauvreté jusqu'à leur vieillesse. Une terre étrangère les attend.

## Le sort de mes camarades et amis

Le préféré de toute l'escadre, le « docteur Ap », Arnhold, Edouard Egorovitch, le « *chevalier hollandais* », descendant d'un charpentier hollandais amené par Pierre le Grand, a été exécuté par les bolcheviks à Yalta en 1918, alors qu'il était médecin en chef d'un sanatorium maritime pour tuberculeux et lui-même tuberculeux. Homme d'une rare honnêteté et bonté, un chevalier sans peur et sans reproche, qui aimait pourtant faire la fête, ce qui lui valut le surnom d'« Ap » dans l'escadre. Il parlait couramment trois langues européennes.

Kistiakovskii – un fêtard, un libéral et un buveur, qui n'a jamais eu peur de rien ni de personne,



*Les Docteurs Kefeli, Arnhold et Kistiakovskii*

a été tué pendant la révolte à Helsingfors alors qu'il marchait avec insouciance sur la place, sans prêter attention à la mutinerie des marins.

Non loin de lui, un Finlandais rouge blessé est tombé ; Kistiakovskii s'est approché pour lui porter secours et s'est agenouillé devant le blessé. À ce moment-là, un autre Finlandais rouge, passant à proximité, lui a tiré plusieurs balles de fusil presque à bout portant. Toutes atteignirent le docteur à l'abdomen. Le malheureux « *Kistiak* » est mort le même jour à l'hôpital dans d'atroces souffrances. Malgré sa franchise, allant jusqu'à la rudesse, Kistiakovskii était aimé de tous dans la flotte aussi bien par les marins que par les officiers. Sa pureté morale et ses qualités de bon thérapeute couvraient la rudesse de ses jugements.

L'amiral N. O. Essen l'aimait particulièrement.

Kistiakovskii, qui souffrait de calculs biliaires, fut un jour gravement malade et se trouva en grand danger. Dès que la crise fut passée, le commandant de la flotte annonça par signal :

– « *La flotte est informée que le docteur Kistiakovskii est hors de danger !* »

En retour, Kistiakovskii était également profondément attaché à l'amiral Essen, le favori de tous. Lorsque Essen mourut d'une pneumonie en 1915, Kistiakovskii ne quitta pas son chevet pendant de nombreux jours et de nombreuses nuits.

Telles étaient les relations entre ce grand amiral et ses modestes collaborateurs.

Je me souviens de Grigorovitch, officier de la Garde, un géant, un majestueux chef d'orchestre des bals à l'Assemblée de la Noblesse quand il était étudiant à l'Académie. Il est mort avant la « grande » guerre, le visage bouffi, lourd, pâle et aqueux.